

Les Enfants de Saturne

Création

texte & mise en scène Olivier Py

18 septembre - 24 octobre 2009
Ateliers Berthier 17^e



Location 01 44 85 40 40 / theatre-odeon.fr

Tarifs de 16€ à 32€

Horaires du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h
(relâche le lundi)

**Odéon-Théâtre de l'Europe
Ateliers Berthier**

Angle de la rue Suarès et du Bd Berthier Paris 17^e
Métro (ligne 13) et RER C Porte de Clichy

Service de presse

Lydie Debièvre
assistée de Camille Hurault
01 44 85 40 73
presse@theatre-odeon.fr

Dossier (incluant des photographies) également disponible sur www.theatre-odeon.fr

Les Enfants de Saturne

Création

texte & mise en scène Olivier Py

18 septembre - 24 octobre 2009
Ateliers Berthier 17^e

décor, costumes & maquillages

Pierre-André Weitz

lumières

Olivier Py avec Bertrand Killy

avec

Nâzim Boudjenah
Amira Casar
Matthieu Dessertine
Mathieu Elfassi
Michel Fau
Philippe Girard
Frédéric Giroutru
Christophe Maltot
Olivier Py
Bruno Sermonne
Pierre Vial

Paul, fils de Saturne
Ans, fille de Saturne
Virgile, fils de Simon
Un serveur
Ré, fils illégitime de Saturne
Simon, fils de Saturne
Nour
Silence
Monsieur Loyal
Saturne
Le Fossoyeur

production Odéon-Théâtre de l'Europe

Extrait

SATURNE

Même s'il me donnait son autre main, cela n'en ferait pas mon fils. Qu'est-ce qu'il veut ? Mon nom ? Je lui donne ce qu'il veut, mon pardon, mes costumes usés, mes cauchemars, ma montre en or, mais pas le nom, je ne pouvais pas. Quand je serai mort, vous déciderez.

ANS

Il a avec lui des contrats. Ce sont ceux du groupe américain. Ils rachètent le journal et une clause stipule qu'ils ne le saborderont pas. Ré a obtenu que tu aies un droit de regard éditorial. Rien ne sera changé.

SATURNE

Je serai employé dans ma propre maison.

ANS

Je te demande de réfléchir.

SATURNE

C'est fait. Et n'utilise pas les bijoux de ta mère pour te donner la légitimité que tu n'as pas.

ANS

Elle m'a donné cette broche. L'oiseau bleu. Elle me l'a donnée.

SATURNE

Je ne me souviens pas.

RE

Laisse-nous, Ans.

(Elle sort.)

Ce soir, dès ce soir, je peux les tuer tous les trois.

SATURNE

Tu mens !

RE

Je veux tout, Votre Altesse. Je veux tout, je prends tout. Je ne voulais que ton amour. Maintenant je veux tout.

SATURNE

Tu ne me fais pas peur.

RE

Signez, ou ce sera pire ! La tragédie est faite de ce que justement ce qui tente de la prévenir la provoque.

Les Enfants de Saturne, scène 4 (éd. Actes Sud-Papiers, 2007, p. 25)

La République se meurt, La République est presque morte... Un quotidien va disparaître, et avec lui une certaine façon de concevoir et d'écrire l'histoire. Son imposant père fondateur, au bord de la tombe, voit disparaître l'oeuvre de sa vie. Mais l'amertume de Saturne est peut-être mêlée d'une secrète fierté - car parmi ses enfants, le vieillard solitaire ne voit personne à qui passer la main. Cette fin de règne est-elle pour autant une fin des temps ? L'Histoire, pour se continuer, n'invente-t-elle pas d'imprévisibles voies de traverse ? La dernière pièce d'Olivier Py, qu'il décrit comme son oeuvre la plus sombre, dresse sans doute un état du monde qui semble à certains égards apocalyptique. Et pourtant ce monde qui s'efface libère encore, au-delà des convulsions de son agonie, l'espace régénéré où s'inscriront de nouveaux voyages. Le directeur de l'Odéon a d'ailleurs ouvert son éditorial de présentation de notre nouvelle saison en affirmant que "le moment est venu de sortir des apocalypses, d'accepter [...] que de la mélancolie peut naître l'action. Sortir des apocalypses, c'est accepter que le temps qui vient n'est pas dessiné ailleurs que dans les mythes, c'est vouloir faire de notre nostalgie une force allante." L'apocalypse, on le sait, est d'abord révélation : ce temps d'après tout temps où les voiles se lèvent enfin sur l'éblouissant dernier mot des siècles. Mais peut-être, avant les voiles, est-ce d'abord le vent qui doit se lever - vent d'un esprit qui souffle encore et toujours où il veut, et qui chasse devant lui vers des rivages inconnus les bateaux ivres de l'avenir. Tandis qu'une famille d'héritiers, autour de son patriarche, achève de se détruire dans le bruit et la fureur, un legs se transmet donc, un très vieux mythe (est-ce le même, est-ce un autre ?) est reconduit : la poésie revient, ne cesse d'être de retour, à dos de baleine blanche, afin de nous rappeler - pareille au théâtre tel le rêve Olivier Py - cette vérité simple : "nous sommes toujours plus nombreux que nous le croyons à aimer le présent".

On sait que le divin fils d'Uranus, à l'instar de Kronos, dévorait ses propres enfants pour conserver son trône. Le Saturne mortel imaginé par Olivier Py semble de même vouer sa descendance à la dépossession et à la mort. Mais il le fait en *laissant faire*, pareil à un créateur qui se serait absenté du monde pour permettre à ses créatures d'y exercer leur liberté. Tradition et transmission sont ici mises à l'épreuve d'une sorte d'apocalypse (c'est-à-dire, aussi bien, d'une révélation : de ce qui se découvre sacrificiellement par-delà la fin du monde et de l'Histoire). Plus généralement, dans cette pièce sans mères (l'une est déjà morte ; une autre vient de se suicider ; quant à Ans, refusant la maternité, elle avorte avant de succomber à son tour), presque tous les liens de la parenté ordinaire sont subvertis - un frère et sa soeur s'aiment charnellement, un père rêvant de ravager toute beauté est tourmenté d'une passion maudite pour son propre fils... Mais la famille est-elle le havre où se tenir à l'abri d'un monde inquiet ? Au contraire, semble répondre Olivier Py : concentrant en elle toutes les figures de la fureur et de l'excès, la famille a toujours été au coeur du noir éblouissement tragique. *Les Enfants de Saturne* sont-ils pour autant une tragédie ? L'un de ses plus jeunes personnages observe en passant que "dans la tragédie, ma chère tante folle, il n'y a aucune raison, rien. Aucune explication. Rien. Mais dans le drame bourgeois il y a une raison à la catastrophe. [...] Notre lâcheté."

Or la pièce d'Olivier Py autorise les deux lectures. Sur l'un de ses versants, elle se laisse en effet aborder comme le constat forcené d'une décadence, la chronique d'une abdication collective, celle d'enfants qui n'ont pas la force ou la volonté de poursuivre l'oeuvre paternelle. Car la fin de Saturne est aussi, selon son héros éponyme, celle d'une certaine France, d'une République qui a donné son nom au journal qu'il dirige, d'un pays qui était aussi un paysage, une "semence paysanne et littéraire" où l'écriture et la géographie semblaient faire corps : une "terre qui n'était ni le Sud, ni le Nord, mais mais la mer et la montagne et les champs éperdus du travail enchanté", patrie du "pauvre vieux lyrique" qui proclame son appartenance "au vieux monde". Cette France-là, qui a "inventé la politique" et "est une idée", est inséparable de l'Histoire, qui semble elle-même n'avoir de sens qu'en se mesurant à un destin. Or cette France, selon Saturne, paraît désormais incapable de se réinventer, dépourvue et de destin et d'Histoire, s'il est vrai que celle-ci a touché à sa fin - et de cette médiocrité, la faiblesse de ses propres rejetons, héritiers indignes de *La République*, est à ses yeux le plus triste témoignage. Saturne, au soir de son existence, lisant sa propre nécrologie qu'il trouve fade, convenue et mal écrite, n'est toujours pas satisfait : "ma biographie n'est pas ma vie". Sa vie, c'est obscurément sur un tout autre versant qu'il la reconnaît : là où son fils illégitime a perdu sa main droite pour lui, là où l'encre de *La République* s'est mêlée au sang de Ré.

Et c'est donc avec Ré, par lui, que l'Histoire va continuer - fût-ce au prix de la tragédie, brûlant et ravageant, sans autre "raison" qu'une folle fatalité d'amour et de haine ; c'est par Ré que Saturne va peut-être trouver une mort digne de son appétit d'ogre. Ré l'illégitime, celui dont le prénom, pareil au reste tronqué d'une République privée de peuple, désigne aussi bien la divinité solaire des anciens Egyptiens, lance en effet un défi sauvage à Saturne - et le vieillard lui confie son héritage ou s'en laisse déposséder, comme pour relever le gant... Victime d'une attaque, l'imposant Saturne est finalement pris au piège d'un *locked-in* syndrome : totalement paralysé, enfermé dans son propre corps, il ne peut plus communiquer avec le monde extérieur qu'en battant des paupières et se retrouve à la merci de son intermédiaire, lequel n'est autre que Ré. Sous prétexte qu'il connaît "par

hasard les longues et les brèves", le fils bâtard s'érige effectivement en unique interprète des volontés paternelles, ce qui lui permet d'imprimer aux destins de ses demi-frères une tournure catastrophique - jusqu'au jour où il peut dire à son père : "je ne cherche plus ton amour. Je voulais seulement l'écrire dans le ciel, te l'écrire en lettres plus grandes que le crépuscule de l'Occident". Et ce même jour, il inflige au vieillard une dernière épreuve - qui est aussi la preuve ultime de cet amour apocalyptique, et comme l'aveu de sa propre défaite, "le diable vaincu" - en lui faisant manger sous forme de pâté, tel un nouveau Titus Andronicus, sa main gauche qu'il lui sacrifie. Ainsi Saturne finit-il par jouer le rôle que lui prescrit son nom - il consomme bel et bien la chair de sa descendance...

Le combat du fils et du père, cette lutte lancinante sur laquelle Olivier Py ne cesse de revenir de pièce en pièce, prend ici des accents nouveaux. Ré, sombre et rayonnant, peut aussi faire songer tantôt à l'Edmond du *Roi Lear*, bâtard prêt à tuer son père faute d'en être reconnu, tantôt au Garga de *Dans la jungle des villes*, qui dans son duel à mort avec le vieux Schlink ne cesse de découvrir qu'il peut aller toujours plus loin. Ou encore, Saturne tient à la fois de Job, qui va tout perdre - ses richesses, ses enfants - et du Seigneur qui le laisse mettre à l'épreuve par le Malin ; quant à Ré, il n'est pas sans ressemblance avec Lucifer, dont les flammes jettent aussi quelque lumière... *Les Enfants de Saturne* est donc bien, aussi, une tragédie. La question de l'amour, donné ou refusé, le problème qu'ouvre l'appel éperdu à l'autre, s'y déploient avec une énergie parfois effarante et paraissent conduire tout droit à l'abîme. L'expérience du mal et de la douleur infligée à autrui comme à soi-même est-elle donc la seule voie que l'on puisse frayer vers "l'amour, l'amour, le très pur amour" que Saturne lui-même célèbre *in extremis* ? Dans les cendres de la perte, du crime et du sacrifice, quelle promesse se laisserait entrevoir ? La réponse s'incarne peut-être en un jeune homme d'une piété filiale sans bornes : Nour, l'étranger dont le nom signifie lumière, et en son ami Virgile, nommé d'après un poète qui sut traverser les enfers. Même si, comme le rappelle Ré, "la tragédie est faite de ce que justement ce qui tente de la prévenir la provoque", Nour et Virgile, héritiers libres, suffisent peut-être à porter témoignage de ce que, comme le notait l'auteur du *Soulier de satin*, "le pire n'est pas toujours sûr".

Daniel Loayza

La bouteille à la mer : entretien avec Olivier Py

Après Illusions Comiques, Les Enfants de Saturne semble marquer votre retour à une expression plus tourmentée...

C'est vrai. J'ai d'ailleurs dit que *Les Enfants de Saturne* étaient ma pièce la plus sombre. Mais j'en ai quand même écrit plusieurs dans ce registre, dont *L'Exaltation du labyrinthe*, qui avait été mise en scène par Stéphane Braunschweig, et que je n'ai pas montée moi-même. J'ai eu envie de revenir à une écriture dans cet esprit-là. Il s'agissait pour moi de faire le point sur un certain état du monde, de lui tendre un miroir au travers de l'histoire de quelques individus. Le naufrage, ou plutôt l'implosion de cette grande famille bourgeoise dont Saturne est le patriarche raconte quelque chose de politique. Son destin est pour moi une image de la situation de l'Europe, et en particulier de la France d'après la guerre d'Algérie, à laquelle j'ai des raisons personnelles de m'intéresser. J'ai aussi été beaucoup touché par l'agonie de France-Soir, un journal qui a traversé l'histoire de notre pays, et j'en ai tiré l'idée de la fin d'un grand quotidien comme symbole de la disparition d'un certain lien social, d'un certain rapport au temps collectif. La famille de Saturne offre donc une sorte d'anthologie de l'autodestruction... Le moteur profond qui la travaille de l'intérieur, c'est l'inceste, mais l'inceste entendu comme incapacité à aller vers l'autre, à sortir de sa propre tribu, à s'ouvrir. C'est un peu pour moi une métaphore de l'Occident.

Mais la fin de la pièce ne marque-t-elle pas une ouverture ?

Bien sûr : l'Europe s'ouvre vers une autre Europe, tournée vers le Sud. Nour, dont le nom signifie "lumière", est le catalyseur de la violence et l'espoir de cette famille. Il est le seul qui puisse vraiment recevoir et faire fructifier l'héritage. Car l'héritage, tout comme le lien au père, ne passe pas par où l'on croit... Je me suis d'ailleurs aperçu en écrivant cette pièce que j'appartenais décidément à ce qu'on prétend être le vieux monde - nous sommes quelques quadragénaires dans ce cas, à être du côté de ce monde qui a commencé, en Europe, avec les Lumières : le monde des idées, celui qui serait battu en brèche aujourd'hui par le règne des images.

Vous vous réclameriez donc de cette Europe, patrie de l'Esprit, dont parlait Paul Valéry ?

Sans doute, même si pour moi, le mot "Esprit" risque de prêter à malentendu... Mais d'une Europe de la raison, oui, certainement. Même si la raison européenne, dans son devenir mondial, a engendré une sorte de folie, et même si le boomerang de cette "raison" nous revient en pleine figure : on renvoie sans cesse à l'Europe ses propres idéaux, ses propres contradictions, sa propre logique, notamment économique... En quelques années, quelque chose comme le politique n'a plus la même place, ou paraît même n'avoir plus de place du tout. Cela est allé très vite... Mais le terme de "politique" ne convient pas tout à fait, le phénomène est plus général, plus vague que cela - et son côté insidieux, difficile à cerner, fait partie du problème. Un certain état du monde disparaît, celui où l'Histoire paraissait avoir un sens lisible. Saturne en a pleinement conscience, car il s'agit de son monde, et il va disparaître avec lui. Mais Saturne est un patriarche - et les figures de patriarche, dans mon théâtre, sont presque toujours ambiguës. Par exemple, ses rapports avec Ré, son fils bâtard, sont complexes... Un peu à l'image du rap-

port entre bourgeoisie et prolétariat tel que je le conçois. Ré est un fils à qui l'on refuse tout parce qu'on lui doit tout... C'est cela, la main coupée de Ré : si on ne lui tend pas la main, c'est parce qu'on lui a pris la sienne. Saturne éprouve peut-être pour lui un amour qui ne s'avoue pas, celui qu'on voue au fils mal-aimé. Mais il n'y a plus de place pour Ré, comme il n'y a plus de place pour les artisans, les ouvriers... Eux aussi, le vieux monde paraît les engloutir et les emporter dans sa chute. Ré est celui qui conduit la fin jusqu'à son terme, jusqu'à son accomplissement apocalyptique. Car il faut au moins que la catastrophe advienne pleinement, qu'elle soit achevée, pour que la parole soit libérée, que cette catastrophe soit dite, et que soit dégagé un espace par où le renouveau puisse advenir... Mais là, il y a comme un changement de l'outil de perception, qui est aussi un changement d'échelle ou de plan : nous passons du politique à l'ontologique. Ou du social à l'écologique... Nous ne sommes plus face à des grandes masses sociales, mais dans des rapports de personne à personne. Ou dans un rapport au monde, et aux créatures du monde.

D'où cette mystérieuse baleine blanche de la fin du texte ?

Elle est aussi une figure de la théâtralité. C'est parce que le théâtre est fragile qu'il peut contenir plus de réel... Mes pièces, souvent, pendant quatre actes, annoncent que tout est perdu. Tout est perdu, et à la fin, soudain, on se demande : mais qu'est-ce qui est perdu, au fond ? Est-ce qu'il ne me reste pas ma capacité à éprouver la joie, est-ce qu'il ne me reste pas ma voix ? Que signifie alors ce chantage au "tout est fini" ? La poésie revient, fait toujours retour, n'est jamais tout à fait partie... dans *Illusions Comiques*, j'avais voulu montrer que quand le poète s'adresse à la Nation, ou au monde entier, aussitôt les malentendus surgissent. De façon analogue, ici, personne ne lit les poèmes que Nour fait publier dans le journal. On est toujours dans le malentendu absolu. Mais au moins, les poèmes sont imprimés, jour après jour. Qui va les lire ? On n'en sait rien, on ne sait jamais... c'est aussi cela, la transmission : il faut quand même jeter la bouteille à la mer.

Propos recueillis par Daniel Loayza le 21 juin 2009

“Mais ses premiers enfants, le grand Kronos les dévorait...”

Rhéia subit la loi de Cronos et lui donna de glorieux enfants, Histié, Déméter, Héra aux brodequins d'or ; et le puissant Hadès, qui a établi sa demeure sous la terre, dieu au coeur impitoyable ; et le retentissant Ébranleur du sol ; et le prudent Zeus, le père des dieux et des hommes, dont le tonnerre fait vaciller la vaste terre. Mais ses premiers enfants, le grand Cronos les dévorait, dès l'instant où chacun d'eux, du ventre sacré de sa mère, descendait à ses genoux. Son coeur craignait qu'un autre des altiers petits-fils de Ciel n'obtienne l'honneur royal parmi les Immortels. Il savait, grâce à Terre et à Ciel Étoilé, que son destin était de succomber un jour sous son propre fils, si puissant qu'il fût lui-même — par le vouloir du grand Zeus. Aussi, l'oeil en éveil, montait-il la garde ; sans cesse aux aguets, il dévorait tous ses enfants ; et une douleur sans répit possédait Rhéia.

Mais vint le jour où elle allait mettre au monde Zeus, père des dieux et des hommes ; elle suppliait alors ses parents, Terre et Ciel Étoilé, de former avec elle un plan qui lui permît d'enfanter son fils en cachette et de faire payer la dette due aux Érynies de son père et de tous ses enfants dévorés par le grand Cronos aux pensées fourbes. Eux, écoutant et exauçant leur fille, l'avisèrent de tout ce qu'avait arrêté le destin au sujet du roi Cronos et de son fils au coeur violent ; puis, ils la menèrent à Lyctos, au gras pays de Crète, le jour où elle devait enfanter le dernier de ses fils, le grand Zeus ; et ce fut l'énorme Terre qui lui reçut son enfant, pour le nourrir et le soigner dans la vaste Crète. L'emportant donc à la faveur des ombres de la nuit rapide, elle atteignit les premières hauteurs du Dictos, et, de ses mains, le cacha au creux d'un antre inaccessible, dans les profondeurs secrètes de la terre divine, aux flancs du mont Égéon, que recouvrent des bois épais. Puis, entourant de langes une grosse pierre, elle la remit au puissant seigneur, fils de Ciel, premier roi des dieux, qui la saisit de ses mains et l'engloutit dans son ventre, le malheureux ! sans que son coeur se doutât que, pour plus tard, à la place de cette pierre, c'était son fils invincible et impassible qui conservait la vie et qui devait bientôt, par sa force et ses bras, triompher de lui, le chasser de son trône et régner à son tour parmi les Immortels.

Puis rapidement croissaient ensemble la fougue et les membres du jeune prince, et, avec le cours des années le grand Cronos aux pensées fourbes recracha tous ses enfants, vaincu par l'adresse et la force de son fils, et il vomit d'abord la pierre par lui dévorée la dernière. Et Zeus la fixa sur la terre aux larges routes dans Pythô la divine, au bas des flancs du Parnasse, monument durable à jamais, émerveillement des hommes mortels. Ensuite de leurs liens maudits il délivra les frères de son père, les fils de Ciel, qu'avait liés leur père en son égarement. Ceux-là n'oublièrent pas de reconnaître ses bienfaits : ils lui donnèrent le tonnerre, la foudre fumante et l'éclair, qu'auparavant tenait cachés l'énorme Terre et sur lesquels Zeus désormais s'assure pour commander à la fois aux mortels et aux Immortels.

Hésiode, *Théogonie* (traduction Paul Mazon)

Repères biographiques

Olivier Py

Olivier Py, né en 1965 à Grasse, dirige l'Odéon-Théâtre de l'Europe depuis le 1er mars 2007.

Après une hypokhâgne, puis une khâgne au Lycée Fénelon, il entre à l'ENSATT (rue Blanche) puis, en 1987, au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, ce qui ne l'empêchera pas d'entamer des études de théologie à l'Institut Catholique. En 1988, sa première pièce, *Des Oranges et des ongles*, est créée par Didier Lafaye au théâtre Essaïon. La même année, Py fonde sa propre compagnie, "L'inconvénient des boutures", et assure lui-même la mise en scène de ses textes. Citons entre autres *Gaspacho, un chien mort* (1990) ; *Les Aventures de Paco Goliard* (1992) ; *La Jeune Fille, le diable et le moulin*, d'après les frères Grimm (1993) ; *La Servante, histoire sans fin*, un cycle de cinq pièces et cinq dramaticules d'une durée totale de vingt-quatre heures, présenté en intégrale au Festival d'Avignon 1995 et repris à la Manufacture des Oeillets à Ivry en 1996 ; *Le Visage d'Orphée*, créé au CDN d'Orléans puis présenté au Festival d'Avignon, dans la Cour d'honneur du Palais des papes en 1997. Olivier Py met également en scène des textes d'Elizabeth Mazev (*Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres*, 1989 ; *Les Drôles*, 1993) et de Jean-Luc Lagarce (*Nous les héros*, 1997).

Nommé en juillet 1998 à la direction du Centre Dramatique National/Orléans-Loiret-Centre, il y crée *Requiem pour Srebrenica*, qui a tourné en France, en ex-Yougoslavie, au Canada, aux États-Unis et en Jordanie, puis *L'Eau de la Vie* et une deuxième version de *La Jeune fille, le diable et le moulin* (1999) ; *L'Apocalypse joyeuse* (juin 2000) ; *Épître aux jeunes acteurs* (2001) ; *Au Monde comme n'y étant pas* (2002). D'autres metteurs en scène commencent à monter ses pièces : *Théâtres* l'est par Michel Raskine au Théâtre du Point du jour à Lyon en 1998, *L'Exaltation du labyrinthe* par Stéphane Braunschweig au TNS en 2001, *La Servante* par Robert Sandoz en 2004 à Neuchâtel. *Le Soulier de satin*, de Paul Claudel, dont Olivier Py donne une mise en scène en version intégrale à Orléans en mars 2003, est ensuite joué au TNS, au Théâtre de la Ville, au Grand Théâtre de Genève et au Festival d'Edimbourg en 2004, et reçoit le prix Georges-Lherminier, décerné par le Syndicat de la Critique au meilleur spectacle créé en région. En 2005, création d'une trilogie : *Les Vainqueurs*, qui tourne au TNP à Villeurbanne, à la Ferme du Buisson, au Festival d'Avignon, à Paris. La même année, Olivier Py met en scène *A Cry from heaven* de Vincent Woods à l'Abbey Theatre à Dublin. En 2006, à l'invitation de Jean-Michel Ribes, il présente au Théâtre du Rond-Point "La Grande Parade de Py", ensemble de six spectacles dont il est l'auteur et le metteur en scène : *L'Eau de la Vie*, *La Jeune fille, le diable et le moulin*, *Épître aux jeunes acteurs*, *Les Vainqueurs*, *Chansons du Paradis perdu* et une nouvelle création : *Illusions comiques*, jouée également à Orléans, Lille, Strasbourg, Sartroville, Caen, Douai, Lorient, Forbach, Annecy, Reims, Creil ou Bordeaux avant d'être reprise en ouverture de saison 2007/2008 à l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

En juillet 2006, à l'occasion de la clôture du 60ème Festival d'Avignon, Olivier Py met en scène dans la Cour d'honneur du Palais des Papes un hommage à Jean Vilar, *L'Enigme Vilar*. C'est également au Festival d'Avignon, en 1996, qu'il interprète pour la première fois son personnage de cabaret : Miss Knife, dont le tour de chant, *Les ballades de Miss Knife*, composé de chansons qu'il a écrites, mises en musique par Jean-Yves Rivaud, a été présenté au public à Paris (Théâtre du Rond-Point, Café de la Danse), Orléans, Cherbourg, Lyon, au Petit Quevilly, à New

York ou à Bruxelles (un disque a été édité par Actes Sud). Mais Olivier Py a également joué dans des spectacles mis en scène par Jean-Luc Lagarce, François Rancillac, Eric Sadin, Pascal Rambert, Nathalie Schmidt, ou dans des longs-métrages signés Jacques Maillot, Cédric Klapisch, Michel Deville, Laurent Bénégui, Peter Chelsom ou Noémie Lvovsky (à noter qu'il tient aussi un rôle dans son premier film : *Les Yeux fermés*, qu'il a réalisé en 1999 pour Arte).

Nommé en mars 2007 à la direction du Théâtre National de l'Odéon, il y crée *l'Orestie* d'Eschyle en mai 2008, dont il a réalisé la traduction (texte paru aux Editions Actes Sud-Papiers). En décembre 2008 il met en scène aux Ateliers Berthier trois contes de Grimm, *l'Eau de la vie*, *La jeune fille, le diable et le moulin* et crée *La Vraie Fiancée* dont il a réalisé l'adaptation (texte paru aux Editions Actes Sud-Papiers). En janvier 2009 il crée *les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, spectacle à deux comédiens joué hors les murs et destiné au public scolaire. En mars 2009, il reprend à l'Odéon *Le Soulier de Satin* de Paul Claudel. En septembre 2009 il crée *Les Enfants de Saturne* aux Ateliers Berthier (texte paru aux Editions Actes Sud-Papiers).

Depuis une dizaine d'années, Olivier Py a abordé la mise en scène d'opéra : *Der Freischütz* de C. M. von Weber à l'Opéra de Nancy (1999), *Les Contes d'Hoffmann* de Jacques Offenbach (2001) et *La Damnation de Faust* d'Hector Berlioz (2003) au Grand Théâtre de Genève, repris à l'automne 2008 au Grand Théâtre de Genève dans le cadre de *la Trilogie du Diable*, *Le Vase de parfums* (musique de Suzanne Giraud, livret d'Olivier Py) à l'Opéra de Nantes (2004), *Tristan und Isolde* et *Tannhäuser* de Richard Wagner au Grand Théâtre de Genève (2005) qui a remporté le Grand Prix de la critique, *Curlew River* de Benjamin Britten (Edimbourg, 2005, repris au Théâtre des Célestins de Lyon en 2008), *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy à Moscou (2007), dont il est tiré un film qui sortira dans les salles en mars 2009, *The Rake's Progress* de Igor Stravinsky à l'Opéra Garnier en mars 2008, reprise de *Tristan et Isolde* de Richard Wagner au Théâtre du Quai à Angers, à la Cité des Congrès de Nantes et au Grand Auditorium de Dijon en mai et juin 2009, *Idoménée roi de Crète* de Wolfgang Amadeus Mozart au Festival d'Aix-en-Provence en juillet 2009.

Lauréat de la Fondation Beaumarchais et boursier du Centre National du Livre, Olivier Py s'est vu décerner le Prix Nouveau Talent Théâtre/SACD (1996) ainsi que le Prix Jeune Théâtre de l'Académie Française (2002). Certains de ses textes sont disponibles aux Solitaires Intempestifs, aux éditions Grandvaux, à L'école des loisirs, chez Bayard ou ARTE éditions ; la plupart de son oeuvre est éditée chez Actes Sud (qui a notamment publié en 2005 son premier roman, *Paradis de tristesse*, dans la collection Babel). Son théâtre a été traduit en anglais, italien, allemand, slovène, espagnol, roumain et grec. Vient de paraître chez Babel, *Olivier Py, Théâtre Complet II*.

Repères biographiques (suite)

Nazim Boudjenah

Formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, il a joué au théâtre, sous la direction de Gilles Nicolas, de Daniel Benoin, d'Eric Vigner, de Jean-Baptiste Sastre. Il monte *Britannicus* de Racine, et joue dans *Fragments Henri VI/Richard III* de Shakespeare mis en scène par Patrice Chéreau, dans *La Bataille de Vienne* de Peter Turini mis en scène par Catherine Hiegel, dans *Matricule* de Luc Bassong mis en scène par Simone Benmussa, dans *Dom Juan* mis en scène par Christophe Thiry et dans *Purifiés* de Sarah Kane, mis en scène par Hubert Colas. En 2002, il crée *La Rose de Mongolie* avec B. Michel et en 2005, *Une Saison en enfer* d'Arthur Rimbaud, où il se met lui-même en scène.

Il travaille sous la direction d'Olivier Py dans *Le Soulier de satin* de Paul Claudel en 2002 et dans *Les Vainqueurs* d'Olivier Py en 2004, *L'Orestie* d'Eschyle et dernièrement *Les Sept contre Thèbes* d'après Eschyle.

Amira Casar

Amira Casar est née en Angleterre et a passé son enfance entre la Grande-Bretagne, l'Irlande et la France. Elle est formée au théâtre par Blanche Salant et Paul Weaver et complète sa formation au Conservatoire National d'Art Dramatique.

La carrière d'Amira Casar au cinéma traverse des univers personnels, exigeants et éclectiques ; allant des mythiques Frères Quay en Angleterre à *La vérité si je mens*, Catherine Breillat, Laëtitia Masson, les Frères Larrieu ou Tony Gatlif. Récemment, le monde poétique et théâtral de l'allemand Werner Schroeter avec *Nuit de Chien*, ou encore Carlos Saura où elle interprétera plusieurs rôles de femmes populaires en espagnol. En 2009, nous la verrons dans *Gamines* de Eléonore Faucher et aux côtés de Max Von Sydow dans *Oscar et la dame rose*.

Au théâtre elle a interprété le rôle de *Hedda Gabler* d'Ibsen et a joué à l'Almeida Theater de Londres *Aunt Dan and Lemon* de Wallace Shawn mis en scène par Tom Cairns.

Matthieu Dessertine

Jeune acteur, il est formé au cours Florent, puis au Conservatoire National Dramatique Supérieur d'Art Dramatique.

Mathieu El Fassi

Après des études de musique classique, le pianiste improvisateur Francis Vidil encourage Mathieu El Fassi dans la voix de l'improvisation classique. Il compte dans ce domaine plus de trois cents représentations en solo. En 2002, il rejoint l'équipe de Laurence Equilbey au sein de CNR de Paris. En 2004, il crée une classe d'improvisation au piano au Conservatoire International de musique de Paris.

Mathieu El Fassi compose et enregistre *Nous n'irons plus au bois*, 17 pièces pour piano et 2 pianos où il revisite et détourne le répertoire pianistique et orchestral classique de son identité traditionnelle.

Mathieu El Fassi a participé à la conception, direction, composition et arrangements de nombreux spectacles.

Il rejoint en 2006 la troupe d'Olivier Py pour *Les Illusions Comiques* au CDN d'Orléans puis au théâtre du Rond-Point de Paris et à l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Michel Fau

Après une formation au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, il travaille avec Michel Bouquet, Jacques Weber, Gabriel Garran, Gilberte Tsai. Il joue sous la direction de Laurent Gutmann dans *Le nouveau Menoza* de Lenz, Jean-Luc Lagarce dans *La Cagnotte* d'Eugène Labiche, Jean-Claude Penchenat dans *Peines d'Amour perdues* de Shakespeare, Pierre Guillois dans *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck, Stéphane Braunschweig dans *Le Marchand de Venise* et *Othello* de William Shakespeare, Jean Gillbert dans *Athalie* de Racine. Il crée le monologue *Hyènes* de Christian Siméon, mis en scène par Jean Macqueron et travaille régulièrement avec Jean-Michel Rabeux : dans *Le ventre*, *Meurtres hors-champ* d'Eugène Durif et *L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* de Copi, *Feu l'amour*, trois pièces de Georges Feydeau. En 2005, il a joué dans *Les Brigands* de Schiller mis en scène par Paul Desvaux et *Le balcon* de Genet mis en scène par Sébastien Rajon, et en 2007 dans *L'Ignorant et le fou* de Thomas Bernhard mis en scène par Emmanuel Daumas.

Comédien de longue date pour Olivier Py, il joue dans la plupart de ses mises en scène : *Les aventures* de Paco Goliard, *La servante*, *Le visage d'Orphée*, *L'Apocalypse joyeuse*, *Le soulier de satin* de Paul Claudel, *Les Illusions comiques* et *L'Orestie* d'Eschyle. Il a mis en scène *Thérèse Raquin* d'après Zola, *Créanciers* de Strindberg, *La Désillusion* de Frédéric Constant, *American Buffalo* de David Mamet, et prochainement *Maison de poupée* de Henrik Ibsen.

Pour l'opéra, il collabore avec Le Duo Dijon et le Festival de Saint-Céré : il met en scène *Le Condamné à mort* d'après Jean Genet, mis en musique par Philippe Capdenat, *Così fan tutte* de Mozart, *Tosca* de Puccini, *Rigoletto* de Verdi, *Eugène Onéguine* de Tchaïkovski, *Bastien et Bastienne* de Mozart et *Madame Butterfly* de Puccini. On a pu le voir au cinéma dans *Harry, un ami qui vous veut du bien* de Dominik Moll, *Le Créateur* d'Albert Dupontel et *Les Yeux fermés* d'Olivier Py.

Il enseigne à l'école Florent et dans des conservatoires de région.

Philippe Girard

Formé à l'Ecole du Théâtre National de Chaillot (1983-86), il a notamment travaillé avec Antoine Vitez (*Hernani*, *Lucrece Borgia*, *Le Soulier de satin*, *Les Apprentis Sorciers*), Alain Ollivier (*Le Partage de midi*, *À propos de neige fondue*, *La métaphysique d'un veau à deux têtes*, *Le Cid*), Bruno Bayen (*Torquato Tasso*), Pierre Barrat (*Turcaret*, *Le Livre de Christophe Colomb*), Jean-Paul Lucet (*Un bon patriote*), Felix Preder (*Le mariage*), Eloi Recoing (*La Famille*

Schroffenstein), Pierre Vial (*La Lève* de Jean Audureau), Stéphane Braunschweig (*Franziska*, *Peer Gynt*), Claude Duparfait (*Idylle à Oklahoma*), Benoît Lambert (*Pour un oui pour un non*), Sylvain Maurice (*Thyeste*), Jacques Falguière (*Un Roi* de Giorgio Manganelli), Olivier Balazuc (*Le chapeau de paille d'Italie*).

De 2001 à 2005, il fait partie de la troupe permanente du Théâtre National de Strasbourg, où il joue, sous la direction de Stéphane Braunschweig, dans *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, *L'Exaltation du labyrinthe* d'Olivier Py, *La Mouette* de Tchekhov, *La Famille Schroffenstein* de Kleist, *Le Misanthrope* de Molière, *Brand* d'Ibsen, ainsi que dans *Maison d'arrêt* d'Edward Bond, mis en scène par Ludovic Lagarde, *Le Festin de Pierre* de Molière, mis en scène par Giorgio Barberio Corsetti et *Titanica* de Sébastien Harrisson, mis en scène par Claude Duparfait. Avec Olivier Py, il a joué dans *Les Aventures de Paco Goliard*, *La Servante*, *Le Visage d'Orphée*, *L'Apocalypse joyeuse*, *Les Illusions Comiques*, *L'Enigme Vilar*, *Faust nocturne*, *Le Soulier de satin* de Paul Claudel et *L'Orestie* d'Eschyle.

Au cinéma et à la télévision, il a travaillé entre autre avec Jacques Rouffio, Jean-Paul Rappeneau, Pierre Salvadori, James Ivory, Jacques Maillot, Jean-Paul Rouve, Nina Companeez, David Delrieux, B.Van Effenterre.

Frédéric Giroutru

Comédien formé au Conservatoire National de Région de Grenoble où il a travaillé avec Philippe Sire, Laurent Gutmann, Laurent Pelly, Stéphane Auvray-Nauroy, Claude Degliame, Claude Régy, il intègre la classe libre de l'école Florent où il complète sa formation avec Stéphane Auvray-Nauroy, Jean-Michel Rabeux et Michel Fau.

Il joue dans l'opéra *Così fan tutte* de Mozart, mis en scène par Michel Fau, avant d'entrer au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique dans la classe de Dominique Valadié puis d'Andrzej Seweryn.

Dernièrement, il a joué dans la trilogie d'Olivier Py *Les Vainqueurs*.

Il a aussi travaillé avec Jean-Michel Rabeux, Tilly, Wajdi Mouawad et Benjamin Moreau.

Christophe Maltot

Comédien, Christophe Maltot est engagé par Daniel Mesguich dès sa sortie du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique pour jouer dans son *Hamlet*. Il enchaîne dès lors les premiers rôles sous la direction d'Anne Torrès, Jacques Osinski, Philippe Lanton, Guy-Pierre Couleau, Caterina Gozzi ou Olivier Py, qui l'embarque dans l'aventure du *Soulier de satin* et lui confie le rôle principal de son cycle *Les Vainqueurs*. Dernièrement, il a joué dans *Gertrude* d'Howard Barker, mis en scène par Giorgio Barberio Corsetti.

Metteur en scène, il fonde sa compagnie, Articule, en 1999 et intègre la même année l'Institut Nomade de la Mise en Scène. Il y fait la connaissance de Claude Régy, avant d'assister Matthias Langhoff en Afrique Noire sur son *Prométhée enchaîné*, d'Eschyle. Depuis 2005, il dirige le TGP d'Orléans, où il a mis en scène une bonne dizaine de spectacles.

Formateur et professeur, Christophe Maltot a créé le Jeune Théâtre Régional d'Orléans, structure de professionnalisation en région pour quatre comédiens permanents. Il a développé et dirigé pendant quatre ans (2003-2007)

le Département Théâtre du Conservatoire d'Orléans. Depuis 2005, sa compagnie est partenaire artistique des Options Théâtre du Lycée Voltaire d'Orléans.

Bruno Sermonne

Acteur et metteur en scène, Bruno Sermonne a joué entre autres avec Ariane Mnouchkine dans *Méphisto* ; Antoine Vitez, *La Mouette* et *Oncle Vania* de Tchekhov ; Robert Cantarella, *Le Renard du Nord* de Noëlle Renaude ; Claude Buchvald, *Vous qui habitez le temps* de Valère Novarina ; Jacques Falguières, *George Dandin* et Brigitte Jaques, *Dom Juan*.

En tant que metteur en scène, il a monté *Angelo, tyran de Padoue*, de Victor Hugo, *Andromaque* de Racine, *Mademoiselle Julie* de Strindberg, *Les nuits blanches* de Dostoïevski, *Une saison en enfer* de Rimbaud dont il a réalisé un enregistrement pour France Culture, *Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy, *Rapport pour une académie* de Kafka, *La folie Tristan*. Il est également traducteur de Tchekhov et de Pouchkine.

Il a participé à plusieurs spectacles d'Olivier Py : *La Servante*, *Le Visage d'Orphée*, *L'Apocalypse joyeuse*, *Le Soulier de satin* de Paul Claudel, *Les Vainqueurs* et *L'Orestie* d'Eschyle. Au cinéma, il a tourné *Une Femme en Fuite* de Maurice Rabinovitch, *La Nuit Miraculeuse* d'Ariane Mnouchkine, *Le chant d'Enéide* de Vincent Merlin, *Monsieur Mortin* de Nader Takmil-Homayoon, *Les Yeux fermés* d'Olivier Py, *Les Voix Alentour* et *Nuage* de Sébastien Betbeder, *L'Examen de Minuit* et *Eros thérapie* de Danielle Dubroux.

Pierre Vial

Il accompagne Antoine Vitez durant plus de quinze années, du Théâtre des Quartiers d'Ivry, en passant par le Théâtre national de Chaillot, jusqu'à la Comédie-Française. Pierre Vial entre à la Comédie-Française en 1989 et en devient sociétaire en 2005.

Il est mis en scène, entre autres, par Antoine Vitez, Lluis Pasqual, Georges Lavaudant, Jean-Pierre Vincent, Yannis Rokkos, Jacques Lassalle, Jean-Louis Benoit...

Dernièrement, il a interprété : L'Homme aux cannes et Vieille 1 dans *La Maison des morts* de Philippe Minyana mis en scène par Robert Cantarella au Théâtre du Vieux-Colombier ; Gorgibus dans *Les Précieuses ridicules* de Molière mis en scène par Dan Jemmett ; M. Perrichon, dans *Le Voyage de Monsieur Perrichon* d'Eugène Labiche, mis en scène par Julie Brochen ; Escartefigue dans *Fanny* de Marcel Pagnol, mis en scène par Irène Bonnaud.

Hors de la Comédie-Française, Pierre Vial mène une carrière de professeur du Conservatoire national d'Art Dramatique de 1975 à 1993 et au Théâtre de Chaillot depuis 1998.

Au cinéma, il a tourné, entre autres, sous la direction de Bernard Revon, Georges Wilson, Jean-Marie Poiré.